

MORESCO Antonio, *La petite lumière* (Verdier 2014, 123 p. trad. Laurent Lombard) titre original : *La lucina* (Mondadori 2009)



Pour introduire cette *Lucina* comment ne pas suivre l'attitude d'Antonio Moresco quand il présente à son éditeur « sans en éventer l'histoire, ce court roman d'une centaine de pages » ? « Une histoire qui surgit d'une zone profonde de ma vie, comme une boîte noire... d'une certaine façon testamentaire ».

Oui, "court roman" qui se déroule en 30 courts chapitres numérotés de quelques pages chacun .

Au jeu de l'incipit Antonio Moresco est un maître. Le chapitre 1, qui tient en une seule page, nous donne le sujet : une énigme à résoudre par un homme qui ne veut plus rien de la vie.

Je suis venu ici pour disparaître, dans ce hameau abandonné et désert dont je suis le seul habitant .

Telle est la première phrase où tout est dit de ce qui anime, si l'on peut dire, le narrateur. *Je regarde le monde sur le point d'être englouti par l'obscurité ...j'ai le souffle coupé, comme si je chutais.*

Dès les premières lignes le lecteur est dans un espace sans frontière, entre l'intime et l'extime, entre le sommeil et la veille, entre la vie et la mort.

Et les dernières lignes du chapitre posent l'énigme :

Pas un signe de vie humaine.

Excepté (...) chaque nuit, chaque nuit, toujours à la même heure, cette petite lumière qui s'allume soudain.

C'est l'embarquement pour une île noire et pourtant source de clarté. Le ton est donné, dès le départ, d'un étrange polar écrit comme un poème.

Le narrateur, vieux faune désespéré, nous emmène dans sa grande traversée. Partant de *sa petite maison*, seul vestige habité d'un village abandonné et perchée sur le haut d'un ravin où la nature a tout envahi dans un mouvement irrésistible et cruel, il va vers *la petite lumière* qui brille sur la ligne de crête en face.

Il témoigne de sa *terrible solitude* dans ces ruines que recouvre à son arrivée, à la belle saison, une végétation proliférante et hostile, puis le linceul de la neige, l'hiver venu. Rien de rassurant sur terre et dans le ciel entre le vertige de la croissance végétale et celui des galaxies. *Tous continuent à mourir et à renaître et à mourir à nouveau.*

Tel un nouveau François d'Assise, cet ermite sans foi ni dieu entend la souffrance muette d'un molosse blessé et parle la langue des folles hirondelles.

Qui allume chaque soir cette petite lumière sur la crête en face, en écho avec sa grande attente ? Nous n'en aurons la révélation qu'au dernier chapitre et il nous reviendra alors en mémoire les indices semés depuis le départ par ce tragique petit Poucet . Mais il nous faudra abandonner toute exigence cartésienne pour entrer dans la solution de l'énigme et peut-être parcourir à nouveau la boucle parfaite de ce récit initiatique. *Sans éventer le secret de la boîte noire* ne pourrions-nous pas citer Freud lorsqu'il déclare que "l'enfant est le père de l'homme" ?

Derrière le miroir inévitablement infidèle d'une traduction très (trop?) respectueuse qui s'est voulue au plus près du texte - mais il faudrait un nouveau Baudelaire pour traduire ce cousin d'Edgar Poe - l'écriture d'Antonio Moresco garde un charme si puissant que le lecteur qui se laisse conduire ne ressent que la grande beauté de ce dialogue entre la mort et la vie. Pris dans une empathie pleine de tendresse il reste en suspens, incertain de devoir tout saisir de cette transe poétique.

Nicole ZUCCA
Juin 2015

=====

Antonio Moresco est né en 1947 à Mantoue. Il a commencé à écrire à 30 ans. Auparavant il a été séminariste puis activiste politique. *La petite lumière* est paru en 2014 aux éditions Verdier Terra d'altri. C'est son premier roman traduit en Français, par Laurent Lombard, son traducteur attitré. *La petite lumière* a valu plusieurs prix à Antonio Moresco, en France.

N'espérez pas trouver dans ce livre la raison qui a poussé le narrateur à venir s'installer dans un hameau isolé au milieu d'une forêt sombre et hostile ! « Je suis ici seulement pour disparaître », dit-

il. Sa seule distraction : une petite lumière, unique dans la nuit, qu'il perçoit sur la crête en face de sa maison. L'homme va partir à la recherche de cette lueur étrange. Il va descendre au village le plus proche. Il va interroger l'épicière, le cafetier. Il va rencontrer un berger un brin extra terrestre. Cet ouvrage a quelque chose de fantastique. Il convoque l'outre-tombe. On est étonné de la vacuité de cet homme. On a l'impression qu'il est déjà mort tant il est en symbiose avec les éléments, la nature, les lucioles du cimetière où il descend la nuit, les hirondelles, le monde végétal, les racines tentaculaires. Tout y passe. Il fouille l'origine de chaque chose.

Après bien des tâtonnements, l'homme va finir par trouver d'où vient la lumière du soir. Il va découvrir un enfant vivant seul, d'un autre temps (il porte des culottes courtes, en hiver, une blouse noire et un cartable en cuir sur le dos). Un enfant étrange qui déclare « Je me suis tué, on m'a fait du mal ». Cet enfant va à l'école le soir. L'homme se rend dans cette école fréquentée par les fantômes d'enfants morts... A travers cet enfant, l'homme revisite-t-il son enfance ? Est-il sur le point de se suicider?

Dans les dernières pages, ce n'est plus l'homme qui parle, mais l'enfant. La nature semble avoir absorbé l'homme, au point d'opérer une confusion entre la petite lumière et les lucioles du cimetière, la neige recouvrant les reliefs et les maisons. Plus rien n'est identifiable !

Ce livre est mystérieux, envoûtant, allégorique. On ne comprend pas tout mais on savoure la beauté de cette écriture rédigée au pinceau.

Marie SALADIN
novembre 2019